

# Concours de nouvelles



2026

Université de Rouen Normandie  
1 rue Thomas Becket 76821 Mont-Saint-Aignan cedex  
Service commun de la documentation et Direction de la culture  
Avril 2026  
CC-BY-NC-ND

# Concours de nouvelles

Université de Rouen Normandie

Service commun de la documentation  
Direction de la culture



2026



## PRÉFACE

*L'université de Rouen-Normandie est évidemment un lieu d'enseignement et de recherches pluridisciplinaires.*

*C'est également un lieu de rencontres, d'échanges, de propositions culturelles diverses. La Maison de l'université (MDU pour les familiers) offre un espace attractif, riches en expressions artistiques.*

*Chaque année, notre université organise un événement pluridisciplinaire appelé « Les petits formats » dans le but de promouvoir les activités artistiques quelles qu'elles soient.*

*Dans le cadre de ce festival culturel, la Direction de la culture et le service commun de la documentation lancent un appel à projets auprès des étudiants.*

*Il est ainsi proposé une exposition et une scène ouverte où peuvent s'exprimer diverses formes artistiques : chant, musique, danse, théâtre, cirque... La créativité de l'écriture est également sollicitée, grâce à un concours de nouvelles ouvert aux étudiants, au personnel de l'université et plus largement aux personnes extérieures à la communauté universitaire. Le service commun de la documentation organise le troisième volet de ce festival, consacré à l'écriture et ouvert à toute la Normandie.*

*Ce concours de nouvelles fait appel à l'inspiration des participants à partir d'un mot d'auteur ou d'une citation littéraire : Pierre Corneille, Gustave Flaubert, Raymond Queneau, ou encore Annie Ernaux — autant de figures littéraires liées à la région Normandie — ont ainsi été mis à l'honneur. Toutefois, cette année, les textes reçus se sont déployés autour d'une phrase introductive : « **Le jour où j'ai aimé l'université** ». Un thème qui fait écho à l'anniversaire des soixante ans de l'université de Rouen Normandie célébré cette année.*

*Les candidats au concours de nouvelles ont pu bénéficier d'un atelier d'écriture décliné en deux sessions dans l'espace convivial de la bibliothèque Formation des enseignants, le Learning Lab.*

*De décembre à la mi-février 2026, période de l'ouverture du concours, près d'une trentaine de textes ont été retenus. Un jury composé de six membres — enseignants, étudiants, personnels de bibliothèque — a eu la lourde tâche de sélectionner quatre textes, une difficulté certes, mais qui a, en retour, apporté une grande satisfaction à la lecture de nombreuses nouvelles de haute tenue.*

*Bon nombre de textes auraient mérités d'être primés. Les règles d'un concours étant ce qu'elles sont, il a fallu choisir. Ainsi, le jury enthousiaste a délivré trois prix ainsi que le prix de l'étudiant.*

*La session 2026 a connu une forte participation des étudiants de l'université, qui ont représenté près de 70% des candidats. La filière Droit, économie et sciences politiques s'est particulièrement illustrée ; le prix de l'étudiant, a été délivré à une étudiante en formation à distance, inscrite en Lettres et sciences humaines. Une personne extérieure à l'université a également été primée pour la qualité de son écrit.*

*Les élues du palmarès 2026 ont eu la joie de se voir doublement récompensées. Le 2 avril dernier, lors de la remise des prix à la Maison*

*de l'université, les lauréates ont reçu des bons d'achat à utiliser à la librairie Colbert de Mont-Saint-Aignan. Dans un second temps, elles auront la satisfaction de voir leurs textes publiés en ligne sur le site de l'université.*

*Nous espérons que cette initiative se poursuivra avec de nouvelles éditions toutes aussi fructueuses de talents. Rendez-vous est donc pris pour la saison 2027, dans l'attente que les étudiants et plus largement les amateurs d'écriture soient encore plus nombreux à nous faire partager d'excellentes lectures de leur production littéraire !*

*Le service commun de la documentation remercie la Direction de la culture de l'université de Rouen Normandie pour l'organisation partagée de ce festival ; les membres du jury pour leur temps et leur enthousiasme ; la présidente de ce jury pour son implication et ses échanges précieux, sans oublier notre collègue en charge de la réalisation de la maquette graphique.*

*Gilles Franck, du service commun de la documentation*

*Avril, 2026*





# PALMARÈS

## **1<sup>er</sup> prix**

*Face à Face*, de Océane Rousselle  
Droit, Économie et Science politique

## **2<sup>ème</sup> prix**

*À côté d'eux*, de Margaud Meunier  
Droit, Économie et Science politique

## **3<sup>ème</sup> prix**

*Latifa, technicienne de surface*, d'Elisabeth Payen  
Personne non étudiante

## **Prix de l'étudiant**

*Résister*, de Lidwine Lantenois  
Lettres et Sciences Humaines



 **Le jour  
où j'ai aimé  
l'université...**



# Face à face

Océane Rousselle

*Premier prix*

10h10, heure du départ. J'embrasse une dernière fois mon fiancé et je monte dans le train direction l'Angleterre. J'ai encore quelques étapes à franchir pour sortir de ma campagne et accéder à l'Eurostar, mais je sens mon rêve s'approcher. Je suis prête. En réalité, je me sens prête depuis toujours. Je pars pour réaliser un Diplôme Universitaire de Philosophie au sein de la prestigieuse Université de Cambridge. Je vois ma Normandie vallonnée s'évaporer avant d'entrer dans la grisaille de l'Île-de-France. Certes, je ne pars pas au soleil, mais ce projet réchauffe mon cœur.

Gare du Nord. L'ambiance y est toujours tendue. Les Parisiens se précipitent, leur café noir à la main, mais mon esprit est déjà ailleurs, *in the East of England*. Une fois installée dans le train, je lance la chanson la plus appropriée pour la situation, *See Emily Play* des Pink Floyd. « There is no other day. Let's try it another way ». J'essaie de me connecter aux racines artistiques de la ville et j'imagine ce refrain me porter jusqu'à ses pierres chargées d'histoire. Je l'ai tellement cherchée, j'ai l'impression de la connaître.

Je ne me suis jamais sentie bien à la faculté. Après une trahison amicale, j'ai peiné à faire de nouvelles rencontres. Heureusement, j'ai pu compter sur mes amis d'enfance et mes parents pour me soutenir. Ici, je le sentais, c'était un nouveau départ. J'atterris à London ST Pancras International et cours vers le Great Northern. Je passe de l'agitation londonienne aux paysages plats et verdoyants du *Cambridgeshire*.

Me voilà ! J'y suis parvenue sans encombre. Dès ma sortie de la gare, je suis frappée par l'allure des vélos, car ici, c'est le moyen de transport n°1. J'esquive des étudiants qui pédalent à toute vitesse ; l'un d'eux manque de me percuter et je sens sa sacoche déplacer mon bras. Il m'a évitée de peu et j'entends, au loin, son mot d'excuse. Il portait justement un sweat à capuche floqué « Cambridge University », comme si je ne savais pas encore où je me rendais. J'étais déjà en immersion. Autour de moi, je n'entendais que de l'anglais, et le déchiffrer allait être ma plus grande difficulté. La tonalité de cette langue n'a jamais plu à mes oreilles malgré mes efforts répétés. C'est une des raisons qui m'ont poussée à me rendre ici.

Cet été j'allais parler anglais, psychologie et philosophie. Sur la brochure, ils parlaient d'une expérience à part entière, entre mémoires et développement. Imaginer ce diplôme de philosophie entre mes mains me donnait tellement de motivations. J'avais soif de découverte.

J'ai pu rentrer dans mon petit studio pour y déposer mes affaires. Je logeais là-bas pour trois mois, le temps que l'été s'échappe. J'allais ensuite retrouver mes mauvaises notes, les gens froids et les professeurs condescendants de ma faculté. Mais je n'y pensais plus, j'étais dans mon utopie. Durant mon périple, je m'étais plongée dans *Le Monde de Sophie* de Jostein Gaarder ; on y trouvait une néophyte totale qui dévoilait sa jeune

humilité pour s'ouvrir aux méandres de la pensée complexe du philosophe. Ma crainte était d'arriver « nue » intellectuellement à l'université ; pourtant, contrairement aux rangs de la fac, dans ce domaine, je trouvais ma place et une certaine confiance.

En fin d'après-midi, j'ai pu me pavaner pour la première fois dans les rues. J'ai dépensé mes premiers sous dans les bouquins de chez *Heffers*, sur *Trinity Street*, pour me défaire de ma posture de touriste. J'avais déniché *Le Léviathan* de Thomas Hobbes et *Essai sur l'entendement humain* de John Locke ; ils étaient sur ma *reading list* depuis un moment, mais je devais les parcourir en anglais pour m'accoutumer. Ce furent alors mes lectures nocturnes, car je n'ai pu fermer les yeux, tant l'excitation de ma rentrée était forte. J'avais rempli ma tête de mots comme « Understanding et « Experience » en traversant ces pages à toute vitesse, sans en saisir vraiment le sens. Je me suis sentie moi-même dans la *tabula rasa* dont Hobbes parlait. Cambridge s'apprêtait à griffonner une page blanche avec ses siècles de savoir.

Le matin du jour où tout allait changer, je n'ai pas eu besoin de pousser cette immense porte en chêne sculpté, surmontée d'armoiries colorées. Elle était déjà ouverte pour que je rencontre ses salles grandioses et ses escaliers brillants. Les pierres dentelées et la voûte en éventail, typiques du gothique anglais, m'avaient déjà frappée. Mais là, à l'intérieur, je me sentais bien avec l'odeur de cire d'abeille déposée sur les boiseries, mélangée avec celle du vieux papier empli de savoir. Quant aux portraits d'anciens évêques ou scientifiques qui parsemaient les murs, ils me regardaient avec leurs visages figés dans des vernis craquelés, comme pour me rappeler à chaque pas que je n'étais qu'une intruse dans ce sanctuaire. Pourtant, je leur fis face et j'avancai. J'avais confiance et le professeur Bramwell qui, sur LinkedIn, paraissait aussi rustique que son nom, n'allait pas

m'impressionner. Je me rendais à mon premier entretien avec lui. Il allait juger notre niveau *via* une seule et brève discussion pour nous caser grossièrement dans des groupes. Sur sa page de présentation, on pouvait voir la pluralité de ses écrits : essais et articles sur diverses questions épistémologiques. En réalité, il m'impressionnait...

Enfin arrivée dans mon couloir et à la porte B2, qui correspondait par heureux hasard à mon niveau d'anglais. Une secrétaire se tenait derrière la porte entrebâillée que je poussai. Il était l'heure. Je me présentai et elle me dit de m'installer sur une chaise dans le couloir : Monsieur Bramwell allait arriver. Les lumières perçantes plissaient mes yeux clairs, tant elles contrastaient avec l'éclairage tamisé de l'ensemble du château. Après quelques secondes, à peine avais-je pu reprendre mon souffle qu'elle me fit comprendre, avec un anglais simple qui m'était encore perceptible, que je devais m'installer dans la salle d'entretien. Ce fut à cet instant que l'expérience commença.

Je m'étais accoutumée aux entretiens comme chaque étudiant et je l'imaginais comme ceux que j'avais pu braver aisément pour les jobs d'été. Or, ce fut tout autre chose. Je pris place dans une pièce sombre, la secrétaire referma la lourde porte derrière moi et ce fut le noir complet.

Je n'eus pas le temps de percevoir si mon interlocuteur se trouvait devant moi. Je n'étais pas parée pour cela, mon cœur se mit à battre fort et j'ai dû rassurer mon enfant intérieur qui, jadis, craignait l'obscurité. M'observait-il ? Caché là, dans le noir ? J'imaginais déjà ses yeux nébuleux et ses cheveux gominés regarder sa proie comme Dracula. Mon esprit était vif, mais sûrement éreinté par ma nuit blanche, car l'instant qui suivit, mes yeux s'accommodaient et je pus distinguer par bribes mon environnement. J'avais déposé mon corps sur une

chaise froide et les reflets du fer foncé me conduisirent à un très léger éclairage au plafond. Je constatai rapidement qu'il n'y avait personne devant moi, quoique...des yeux ? Un regard ? Il me suit ? Aarrgh, c'est moi. Le miroir était immense et entre nous, se trouvait une table tout aussi glacée et glaçante que mon siège. Même mon reflet m'ébranla. Je peinais à discerner les contours de la pièce et ne parvins pas à savoir si elle était plutôt exiguë ou large. Cela ressemblait à un interrogatoire. Cet homme était-il dissimulé derrière le miroir, comme dans les séries policières américaines ? L'entretien avait-il commencé ? Cela avait l'air d'une expérience sociale et j'en étais le cobaye. Toujours clouée au fond de ma chaise, observant scrupuleusement chaque détail, je me sentais comme Onze dans l'*Upside Down* ou encore dans un épisode de *Black Mirror*. J'attendis, comme lors d'une épreuve de patience. Je ne saurais dire encore aujourd'hui si je suis restée de longues minutes ou bien plus dans cet endroit. Je n'avais, jusqu'à ce jour, aucune conscience de mon aptitude à être si stoïque. J'étais, à mon habitude, peu indulgente face au temps qui se dérobaît. Je dévorais sans vergogne chaque ouvrage ou série comique qui pouvait m'intriguer.

J'entrai graduellement dans un mode méditatif et pensai réellement qu'on m'observait d'une quelconque manière, ou alors qu'on me chronométrait. L'université avait une section Psychologie, directement liée à mon professeur, également chercheur dans ce domaine exaltant. Je ne voyais pas les coins de la pièce et pus croire qu'il y avait une caméra ou quelque chose...

J'attendais, enfermée dans une pièce noire, la venue d'une personne inconnue. J'ignorais où se trouvait la sortie, car, après cette longue observation, paradoxalement sereine, j'avais perdu mes repères. J'étais entrée sur la gauche, derrière moi. Peut-être aurais-je pu l'atteindre en tâtonnant ? Cependant, j'étais

étrangement sage et dénuée d'inquiétude. Je ne voulais surtout pas leur offrir la satisfaction de me voir partir. Immobile, j'examinais mes pensées, quand soudain, un bruit perçant vint déséquilibrer le calme absolu dans lequel j'étais plongée.

Une porte s'ouvrit subitement. Un homme élancé aux cheveux grisonnants apparut : le professeur Bramwell. Il m'interrogea directement, s'étonnant de me trouver dans une salle dépourvue de lumière où les ampoules ne fonctionnaient plus. Tandis qu'il me conduisait dans un autre bureau bien plus chaleureux, il commença sans tarder son charabia britannique sur Platon et Nietzsche. Il me questionna sur mes lectures. Avant de pouvoir répondre, je dus subrepticement reprendre mes esprits. Il fallait simplement patienter.

Le débat animé dura environ une heure et fut parsemé de mes regards admiratifs. L'homme que j'avais en face de moi était un puits de savoir, il ne jugeait pas et m'écoutait comme peu le faisaient. J'ai su que j'allais aimer l'université. J'avais mille choses à apprendre sur William James, la psychologie, le passage du temps et surtout...sur les épisodes paranoïaques.

# À côté d'eux

Margaud Meunier

*Deuxième prix*

Alexis n'était pas du genre rancunier, seulement, il lui arrivait parfois de ressasser des événements blessants de sa vie. Dernièrement, il était obsédé par les paroles de l'un de ses camarades de promotion, Julien. Voilà trois semaines qu'elles tournaient en boucle dans sa tête. Il ne parvenait pas à s'en défaire.

*« Tu es quelqu'un de simple, Alexis, pas d'exceptionnel. Arrête de rabaisser les autres en prétextant être mieux qu'eux, ce n'est pas en agissant de cette façon que tu te feras accepter ».*

Ce souvenir lui donnait la nausée.

*Simple ? Vraiment ?*

Alexis n'avait rien de *simple*. Il était certainement le plus brillant et le plus intéressant d'entre eux, ils ne le comprenaient juste *pas*. Chacune de ses interventions était saluée par les professeurs, comment pouvait-il être *simple* ? Se faire reléguer à ce niveau le rendait malade. Ses camarades étaient juste jaloux,

et il le comprenait ! Comment ne pas être envieux à leur place ? C'était uniquement pour cette raison qu'il ne leur en tenait pas rigueur.

L'étudiant avait pour habitude de déambuler dans les couloirs, simplement pour croiser l'un des membres du corps enseignant. Il aimait parler avec les universitaires, *au moins eux le comprenaient*. Il s'abreuvait de leur savoir autant qu'il les abreuvait du sien. Un échange de bons procédés, en somme. Plus le temps passait, plus il évitait les interactions avec ses camarades. Il s'était rendu compte qu'ils lui étaient largement inférieurs, il ne trouvait rien d'intéressant dans leurs personnes.

Ce qui le rendait aussi malade était de savoir qu'il n'avait pas la reconnaissance qu'il méritait. Il *voulait* avoir son heure de gloire. Pas pour humilier les autres – il le faisait déjà suffisamment au quotidien, malgré lui, évidemment –, pour qu'ils le regardent avec respect et gentillesse, *pour une fois*.

En réalité, Alexis n'était entouré de personne. Tout le monde le fuyait comme la peste. Son caractère exécrationnel était connu de tous : imbu de sa personne, incapable de s'intéresser aux autres. Même ses professeurs commençaient à être exaspérés de ses comportements et remarques déplacés. Cette année universitaire clôturerait la fin d'un périple pour beaucoup de ses camarades, leur seul souhait était de la passer en paix, sans atmosphère de compétition. Alexis était incapable de comprendre cette requête, il *voulait* être le meilleur, celui vers qui l'on se tournait en cas de besoin, celui qui aurait *toujours* la bonne réponse.

Il en était venu à haïr la fac. Avant d'y mettre les pieds, il l'adulait. Il voyait l'université comme l'accomplissement de sa vie. Toutefois, ce lieu qu'il aimait tant le repoussait inexorablement. Il n'aimait plus venir car il savait qu'il serait à l'écart, incapable

de s'intégrer aux autres. Parfois, il s'interrogeait sur l'attitude de ses camarades, il essayait de comprendre pourquoi ils agissaient ainsi mais la réponse était toujours la même : *il ne savait pas*. Il ne trouvait rien à se reprocher, il ne trouvait donc pas de raison à ce désintéressement de leur part.

Il subissait ses cours, désormais. Ses professeurs osaient le reprendre dès qu'il intervenait, prétextant que ses réponses étaient incorrectes alors qu'il *savait* qu'elles étaient justes ; ses camarades faisaient en sorte de ne jamais l'approcher, même les vigiles ne lui accordaient plus aucun crédit.

Il se sentait *trahi, diminué*.

Son agacement n'avait fait qu'augmenter lorsque Julien avait osé le qualifier de « simple ». *Ils ne comprennent pas, ils ne comprennent rien !* Il avait pourtant tout fait pour s'intégrer. Il était allé en voir certains pour leur proposer des cours particuliers – *ils étaient tellement médiocres que c'en était de la charité* –, il était allé en voir d'autres pour les conseiller sur leur mode de vie – chaotique pour tellement d'entre eux... Mais rien de tout cela n'avait fonctionné, aucun d'eux n'avait voulu de son aide.

Depuis quelques semaines, il les ignorait, comme s'il était seul face à ses professeurs. Les remarques stupides des uns ne l'atteignaient plus, les récits de débauche des autres ne lui faisaient plus aucun effet.

Sa routine se résumait à : se lever le matin, se préparer, aller à la fac. Une fois dans l'enceinte du bâtiment, il prenait toujours un cappuccino, allait en cours et s'asseyait à la même place. Sa petite extravagance quotidienne se trouvait dans son en-cas de l'après-midi. Parfois il craquait pour des pâtisseries, d'autres

fois pour des viennoiseries, mais ce jour-là, il avait craqué pour un paquet de bonbons.

*Si maman me voyait manger ça...* pensait-il avec un rictus.

Il aimait sa mère profondément. Au moins, elle le comprenait. Son seul défaut était qu'elle ne tolérait pas les sucreries, mais bon, aujourd'hui Alexis avait fait le choix de disposer de son libre arbitre en craquant pour ce paquet rempli de ses bonbons préférés.

Des *Dragibus* de toutes les couleurs !

Il se réjouissait d'avance à l'idée de savourer ces douceurs sucrées.

Son cours commençait dans trente minutes, cela lui laissait le temps de finir son petit paquet avant d'entamer cet après-midi qui s'annonçait fastidieux. Il avait horreur de manger devant les autres, il avait donc pris l'habitude de s'isoler dans les toilettes pour profiter de ces moments en paix. Presque paranoïaque, il se retournait souvent pour s'assurer que personne ne le suivait. Il avait peur de Julien et de ses amis, sans réelle raison pour être honnête. Il se sentait juste menacé par leur présence, voilà tout.

Une fois arrivé à destination, il ouvrit le paquet et saisit l'une de ces petites douceurs. Il se délectait de ce goût sucré et fondant, *un vrai délice*. Chaque bonbon méritait toute son attention. Ses réactions, quelque peu exagérées, lui avaient souvent causé préjudice, d'où cette volonté de s'isoler.

Un bruit tonitruant lui fit avaler son dernier bonbon de travers.

La sucrerie se coïça dans sa gorge. Il chercha à tousser pour la débloquer mais rien n'y fit, il n'y arrivait pas. L'air

commençait à lui manquer, ses yeux se remplirent de larmes, sa gorge était en feu.

Puis, *plus rien*.

Il rouvrit les yeux trente minutes plus tard. Allongé sur le sol, désorienté. Lorsqu'il vit le paquet de bonbons plus loin, il se souvint de sa péripétie.

*Il l'avait échappé belle !*

La panique monta de nouveau quand il prit conscience que son cours avait commencé. Alexis n'était *jamais* en retard. Il se leva et se mit à courir vers la porte. Il l'ouvrit en trombe et tomba nez à nez avec Julien. Il faillit lui rentrer dedans mais ce dernier ne broncha pas.

– Vous savez bien qu'il n'est jamais en retard, s'énerva-t-il contre l'un de ses amis. Je l'ai vu dans le couloir tout à l'heure, il est bien dans l'établissement. Je sais qu'il vient souvent ici pour se ressourcer, ça vaut le coup d'aller voir.

Alexis mit quelques secondes avant de comprendre que Julien parlait de *lui*. Il en eut le souffle coupé, *Julien pensait à lui*. Son camarade avait remarqué son absence et s'était mis en quête de lui. Un sentiment étrange le prit à la gorge, il ne savait pas bien comment gérer cette émotion violente qu'il ressentait d'un coup.

– Je suis là ! s'écria-t-il à l'égard de son camarade avec une joie euphorique nouvelle. Toute la rancoeur accumulée contre Julien s'était envolée d'un coup.

Julien l'ignorait.

Confus, il le suivit en espérant qu'il le voie. Il commençait à se demander s'il ne s'agissait pas encore d'une blague de mauvais goût, mais il fut déstabilisé par le cri strident de Julien qui avait pénétré dans les toilettes. Il se précipita derrière lui pour chercher à comprendre, et stoppa net.

*Il se vit. Il était là.*

Allongé par terre, Alexis était inerte. Les yeux révulsés, à moitié clos, la main toujours empoignée autour de sa gorge.

– Appelez les secours ! se mit à hurler Julien. Il ne respire plus, dépêchez-vous !

Loin d'être perturbé par la vue de son propre corps allongé sur le sol, Alexis fut davantage surpris par le comportement de Julien.

Pour la première fois de sa vie, il resta sans voix. Il n'aurait jamais cru que l'on se préoccuperait de lui de cette manière.

Les larmes aux yeux, il effleura l'épaule de Julien qui eut un sursaut imperceptible à ce contact.

*Merci*, lui chuchota intérieurement Alexis.

Étonnement, Alexis avait fini par retrouver goût à l'université.

Le jour de sa mort.

# Latifa, technicienne de surface

Elisabeth Payen

*Troisième prix*

Le réveil sonne. 4h40. Latifa doit se lever. Conformément à son petit rituel elle compte jusqu'à 30. Cette courte rémission lui offre le luxe de se faire croire à une certaine maîtrise de la situation et elle s'en amuse autant qu'elle en profite. Ça lui laisse au moins le temps de s'éclaircir les idées. 29,,, 30,,, À 31, elle chasse la couverture et tend la main vers la pile d'habits préparée la veille. Elle sort. Sur le palier, les deux sacs Eastpack sont bien là. Celui de Marwan ouvre grand la gueule. Ils attendent leur propriétaire comme deux chiens fidèles. C'est une exigence maternelle que Lina lui a souvent reprochée : Latifa veut que leurs cartables soient prêts le soir pour, le cas échéant, pouvoir s'assurer qu'il n'y manque rien. Dans son enfance algérienne, ses parents n'avaient pas de réelle volonté de la voir instruite. Elle avait été inscrite à la préparatoire et à la fondamentale mais toutes les exigences domestiques étaient bonnes pour la retenir à la maison et elle en avait souffert. Surtout en France pour apprendre la langue. Il n'en serait pas de même pour Marwan ni pour Lina.

Latifa file dans la salle de bain, s'habille et se brosse les dents. Cette fois encore elle réalise la nécessité de prendre un rendez-vous au centre dentaire qui vient de sortir de terre à l'angle de la cité. Elle n'a jamais de temps mais il faudra pourtant bien qu'elle en trouve. Elle sait bien que dans toutes les cultures, les dents sont associées à la chance et à la prospérité lorsqu'elles sont en bonne santé.

Latifa passe dans la cuisine, allume la bouilloire et revient dans la salle de bain pour ajuster son foulard. Soigneusement, elle le passe derrière sa tête en prenant soin de positionner la largeur du tissu, de la nuque jusqu'au haut de sa tête. Ensuite elle ramène les deux extrémités devant et les croise une première fois puis une deuxième.

Toc, le loquet de la bouilloire saute. Latifa s'en saisit et verse l'eau frémissante dans son bol. Pendant que le thé infuse, elle attend debout devant la fenêtre. Ni vélo, ni roller, ni patin, ni ballon. Seules quelques silhouettes furtives traversent les parkings. Toutes partent travailler dans la même grisaille. Il n'y a guère qu'au mois de juin que le jour se pointe à une heure pareille mais début septembre ... il ne faut pas rêver ! Latifa gobe son thé avec une biscotte hâtivement beurrée. Il faut partir, le bus n'attendra pas. Sur le palier, le sac à dos de Marwan dont la fermeture à glissière est ouverte lui lance toujours ce sourire béant qui grimace un peu. Machinalement elle y jette un œil : le carnet, l'agenda, la carte de bus ... tout est là. Dans un peu plus d'une heure, son fils partira au lycée et comme tous les matins, ce sera la panique.

C'est différent pour Lina qui ne sait toujours pas ce qu'elle fera. Depuis le début de sa terminale, toute son énergie est absorbée par ce monstre tyrannique qu'est Parcoursup. La phase de formulation des vœux dans la plateforme avait démarré en

janvier. Jusqu'en mars, elle s'est pris la tête pour ajuster ses vœux, les peaufiner et les rendre stratégiques. Maintenant qu'elle a son Bac, elle scrute chaque jour son dossier. Les dernières réponses qui lui ont été données par les formations pour chaque vœu et sous-vœu qu'elle a formulé n'ont pas toutes abouti. Bien sûr, elle a déjà reçu des propositions d'admission au fur et à mesure et en continu, mais pas ce qu'elle espère vraiment. Fille d'immigrés au parcours exemplaire, c'est la sociologie qu'elle vise. L'opacité de la plateforme est désespérante et la jeune fille craint de payer cette tendance, souvent dénoncée, des inégalités en raison de l'origine sociale. Elle sait que c'est souvent le cas pour les filières en tension qui manquent de capacités d'accueil et elle s'efforce de se rassurer avec la mention Très bien qu'elle a eue au Bac. Elle voudrait simplement savoir de quoi « son demain » sera fait. Elle a tant vu sa mère improviser son avenir d'un emploi à un autre, d'un intérim à un remplacement provisoire, qu'elle aspire à autre chose. Pourtant, elle est battante, sa mère !

Son cabas à l'épaule, Latifa sort. Silencieusement, elle ferme la porte et se prépare à affronter encore une pluvieuse journée. Si elle s'est réjouie il y a trois ans d'être en CDI, elle sait que cette journée ressemblera en tous points à la précédente et pourtant, chaque matin, il faut à nouveau fourbir ses armes, s'échauffer, se mettre en mouvement. Heureusement que pour commencer la journée, il y a les transports en commun. C'est une bonne mise en route dans tous les sens du terme. Elle sait qu'elle retrouvera Thérèse à Technopôle, puis Cindy Place Voltaire. À la sortie du métro, elles retrouveront aussi Sophie à Théâtre des Arts et, ensemble, elles grimperont dans le T1 jusqu'à Campus. Comme tous les jours, après être passées au vestiaire et s'être équipées du chariot de nettoyage professionnel, elles attaqueront le bâtiment A par le hall dans lequel elles travailleront de concert avant de bifurquer vers d'autres salles, d'autres couloirs et d'autres sanitaires. À chaque étape, il faudra remplir les tableaux affichés

sur les portes, préciser la date et l'heure de leur passage afin de rassurer l'usager qui, de toute façon, n'en fera pas cas. C'est la vocation des techniciennes de surface comme on les appelle. Il est vrai que les salariés du nettoyage sont très majoritairement des femmes mais il y a quand même quelques hommes. À l'arrêt Mont-Riboudet, toutes les techniciennes déjà embarquées récupèrent Martial et jusqu'à preuve du contraire, c'est bien un technicien de surface même s'il préfère se présenter comme agent de maintenance. À sa manière de se donner de l'importance et de draguer les jeunes techniciennes qu'embauche la métropole, c'est un mâle, sans conteste, peut-être même un peu macho sur les bords.

C'est le bruit métallique que font les vestiaires, les claquements de portes et les grincements de roue des chariots qui mettent Latifa en pilotage automatique. Cela lui permet de se formater et d'ignorer les cris systématiques d'Irène. Chaque jour celle-ci a oublié un truc important et prend le monde entier à témoin de son étourderie, comme pour se faire plaindre. Un jour c'est son seau, un autre ses gants, quelquefois son masque. Elle ne manque jamais d'en faire part à tous.

Il est à peine 6 heures. Dans trois heures les étudiants vont se répandre sur ces sols encore humides et elles devront disparaître. Ce sera le moment de la pause. Si Latifa est agacée de voir ses collègues, Martial en tête, consulter sans cesse leur téléphone portable, elle, à la pause, s'octroie un droit de connexion.

Deux messages et trois notifications. Le lycée a cherché à la joindre. Aussitôt elle consulte Pronote, Marwan était bien en cours : ni retard ni absence. C'était juste l'annonce d'une autorisation de sortie à remplir pour jeudi. Elle y veillera. Un autre message de Lina qui remonte à 8 heures. C'est un peu tôt pour avoir eu des nouvelles fraîches de Parcoursup mais, avec

ces applications qui travaillent la nuit, on ne sait jamais. Elle frissonne. Elle écoute, mais c'est beaucoup plus banal.

– Maman ? Marwan cherche son sweat rouge ! Tu sais où il est ?

Latifa sait bien qu'à cette heure Marwan est au lycée. Qu'il soit en sweat ou bien en pull, il y est. Même s'il est trop tard pour répondre, elle est heureuse que Lina prenne le relais en son absence et épaula son frère toujours un peu éparpillé.

Latifa ferme les yeux quelques instants. C'est dur d'élever des enfants seule. Être à la fois celle qui protège et qui exige, celle qui autorise et qui interdit. Féliciter et encourager Marwan dans ses efforts ou ses réalisations à l'école ou à la maison. Accepter son besoin d'autonomie qui s'installe progressivement.

Elle voit autour d'elle quelques femmes seules qui s'appuient sur leurs parents mais les siens sont toujours en Algérie et leur relation s'étiolé. Elle n'y va plus. Elle n'a jamais pu leur dire que Mohammed s'était fondu dans la nature après quelques mois de prison. Il était si violent et si vaurien qu'il avait dû quitter le territoire français où il était devenu indésirable. Probablement l'avait-il fait mais personne ne le savait. Comment dire à ses parents que ce lointain cousin auquel ils l'avaient mariée et avec lequel elle avait gagné la France pour une vie meilleure était devenu cruel et déloyal ? Elle avait dû s'en protéger et en protéger leurs enfants.

C'est la fin de la pause et Latifa reprend son chariot qui contient les accessoires adéquats pour faire les bureaux. Les produits de nettoyage débordent et elle avance prudemment. Aération des locaux, vidage des poubelles, nettoyage des surfaces ... Les bureaux des employés doivent faire l'objet de soins particuliers. Dans le cadre des opérations de dépoussiérage et de nettoyage,

il ne faut ni déranger ni abîmer les documents ou les affaires personnelles. Toujours les remettre en place s'il est impératif de les déplacer. Latifa sait que cette minutie lui vide la tête. Elle retrouvera ses angoisses en remontant dans le bus mais pour l'heure, elle s'active jusqu'au moment où elle aperçoit la tête de Thérèse dans l'encadrement de la porte de la salle du bout du couloir. C'est souvent elle qui lui sonne les cloches :

– On part sans toi ?

– J'arrive !

Précipitamment, Latifa vérifie le contenu de son chariot et ramène l'ensemble au vestiaire du Bâtiment A.

– Je suis prête.

– C'est pas trop tôt !

Et c'est le voyage du retour. La tribu s'éparpille dans l'ordre inverse : Sophie, Cindy, Thérèse.

Un dernier coup d'œil à son portable lui rappelle que Marwan rentrera plus tard, après l'entraînement. Elle n'avait pas oublié. Un appel manqué de Lina réveille son inquiétude.

En traversant le parking, elle aperçoit sa fille qui discute. Elle affiche ce sourire tant attendu.

– Maman, maman je n'y croyais plus ! Je suis prise en socio ! Je suis tellement contente !

Latifa regarde sa fille. Elle en est si fière. Demain elle le dira à ses copines :

– Le jour où j'ai aimé l'université, c'était hier.

# Résister

Lidwine Lantenois

*Prix de l'étudiant*

La ville nous est interdite, certains endroits et jusqu'à certains quartiers nous sont impossibles d'accès. Ma mère, mes sœurs et moi vivons un temps contre lequel nos aïeules s'étaient déjà battues, une époque que nous ne pensions jamais devoir vivre, un combat que nous n'avions jamais même envisagé devoir mener. C'est comme un orage sans fin après un été trop heureux ; endormies par la chaleur, nous n'avons pas vu les premiers nuages. Je ne sais pas comment ça a commencé ; petit à petit comme souvent, de manière insidieuse ; on a accepté une petite répression, pour le bien commun, ça nous paraissait bien, logique, à visée humaniste. Et puis, après avoir accepté cette petite chose, une autre petite chose s'y est ajoutée, puis une autre, et encore et encore. Et un jour, maman n'est pas partie travailler. Un jour nos frères sont partis à l'école sans nous. Un jour nous ne sommes plus sorties, pas même dans la petite cour poussiéreuse qui tant de fois avait servi à nos jeux, nos cris, nos courses. La poussière est retombée dans la cour ; elle a recouvert jusqu'à nos sourires. Plus de jeux plus d'école plus de cris plus de rire. Maman a même arrêté de chanter.

Comment en étions-nous arrivé là ? Comment n'avions-nous pas vu plus tôt, pas pu l'arrêter ? Rapidement, tragiquement, les hommes sont devenus nos ennemis ; mon père, nos frères, même Jean, mon jumeau. Le trajet jusqu'à l'école que si souvent nous avons fait ensemble, les places côte à côte que nous nous étions réservées, les devoirs sur la table de la cuisine, les chuchotements, les rires étouffés, les petites tricheries : c'était terminé. Comme ça. Sans explication. Aussi rapidement qu'une bougie soufflée. Jean partait seul. Je voyais bien qu'il avait l'air triste, mais je lui en voulais. Tous les matins il se tournait pour me regarder avant de partir, tous les matins je baissais les yeux pour ne pas croiser son regard ; il était un garçon, il était devenu coupable. Même à tout juste 8 ans, il était coupable d'être de l'autre sexe, de l'autre côté de la barrière qui s'était dressée entre nous, coupable d'être un homme et indirectement à l'origine de mes souffrances et de notre rejet.

En réponse à cette répression, une résistance s'organisa, une résistance enfantine tout d'abord ; un cahier de leçon caché sous mon oreiller, un livre « oublié » avant l'école, des chants qui cachaient une leçon ; une résistance hésitante, bégayante, mais qui peu à peu, grâce à la force des femmes, grâce aussi à nos pères et frères, se fit plus franche. Des écoles clandestines se firent jour, des institutrices risquaient leur vie, nos mères aussi, et nous, jeunes élèves, risquions la prison, les maisons de redressement. L'arrachement.

Mais pour ne pas oublier qui nous étions, nous luttions. Et si jeune que je fusse, j'étais consciente du risque, mais je savais aussi que ce risque était à la hauteur de l'importance du combat : l'éducation.

J'étais bonne élève, j'étais félicitée, j'aimais apprendre, j'aimais lire et comprendre. Mais ce n'était jamais assez en

réalité. Le danger décuplait mon envie, mon besoin d'ingérer des connaissances, des données, mon besoin de réfléchir, de décortiquer, de comprendre. Avec le recul, je crois que je cherchais autant à trouver une logique à ce que je vivais qu'à y échapper. Je m'intéressais particulièrement à l'histoire, à ces tristes épisodes, à toutes ces femmes qui s'étaient battues pour être entendues, vues, reconnues. Pour vivre tout simplement. Vivre, sortir, respirer marcher rire. Tout ce que nous ne pouvions plus faire, nous les filles, les femmes, la seconde moitié de l'humanité, la moitié opprimée et sans force.

Sans force.

Sans force.

Mensonge. Nous n'avions pas de force, non, nous *étions* la force. La puissance des voix trop longtemps bâillonnées, des corps trop longtemps opprimés. Un muscle tendu, un poing prêt à s'abattre et à tout renverser.

Dix-huit ans. Dix-huit années à apprendre dans une cave, à cacher livres et stylos, à cacher que derrière nos voix muettes battait un cerveau grouillant de connaissances, d'idées et de révoltes. Ma mère était morte. Mes deux grandes sœurs, mariées. Mon père, vieux, usé, triste. Jean, lui, était devenu – n'avait en réalité jamais cessé d'être – mon compagnon de lutte ; nous avions l'âge de l'université, mais lui seul la fréquentait, lui et ses amis, les garçons avec qui la fillette aux genoux écorchés que j'avais été courait dans la cour poussiéreuse, les jeunes hommes, le futur de la nation. Mais dix-huit années de lutte muette et souterraine en avaient fait des alliés ; ils avaient vu leurs mères et sœurs s'organiser pour faire classe, pour enseigner et apprendre, ils les avaient vues boire goulûment ce qui leur était donné. J'avais pris la relève de l'institutrice, trop vieille à présent

pour se déplacer, j'apprenais à des jeunes filles à lire et écrire, je leur enseignais l'importance de la connaissance, l'importance de comprendre les rouages de ce qui les entourait, l'importance de questionner, de ne pas accepter sans réflexion ; je leur apprenais à apprendre de l'histoire, les questions qu'il fallait sans cesse se poser et dans leurs esprits bouillonnaient à présent les mêmes espoirs que dans le mien, la même envie de révolte.

Nos alliés masculins continuaient à nous apporter leurs livres, leurs cours, des fournitures et, une fois la classe terminée et les fillettes de retour dans la sécurité approximative de leurs foyers, les caves servaient pour une tout autre sorte d'école : l'école de la rébellion. L'idée était simple : renverser le système. Nous voulions avoir notre place hors de chez nous, dans l'espace public, nous voulions que nos voix soient entendues, ne plus vivre dans la peur en regardant sans cesse par-dessus nos épaules. Une idée simple, mais dont la mise en pratique l'était beaucoup moins : nous avions les idées, l'envie, la détermination, la rage, mais pas de moyens. La patience était notre alliée, le temps ne l'était pas ; à chaque jour qui passait c'était une privation en plus, une liberté en moins. Mes sœurs se faisaient arrêter pour avoir été vues avec un livre, pour avoir été dénoncées par un voisin, un frère, leur mari ; interdit de rire, de parler à un homme, de fumer une cigarette, de montrer son visage, d'avoir un avis, des connaissances ; c'était là un signe de rébellion. Et ils avaient raison ; nos sœurs arrêtées, tuées pour des actes *a priori* insignifiants l'étaient en fait pour avoir refusé la soumission, pour avoir refusé de se taire.

Il y eut des premières manifestations, sévèrement réprimées ; des mortes, du sang, des balles qui sifflent, des cris. Mais rien ne pouvait nous arrêter. Les marches pacifistes ont laissé place à des marches armées ; ils avaient répondu par la violence à notre demande de paix, nous répondrions à leur violence par notre

violence. Une violence sourde qui coulait dans nos veines depuis la première femme, depuis la première injustice, la première injonction au silence, à ne pas prendre de place. C'était la colère des femmes du monde entier qui sortait par les canons de nos fusils, c'était l'asservissement de toutes les femmes qui criait par nos gorges. La révolution était en marche et elle laissait sous ses pieds des corps meurtris, sans vie, sans voix ; nous les honorerions plus tard.

Aujourd'hui, j'ai 26 ans. L'année dernière, j'ai eu le baccalauréat. Huit longues années après mon frère jumeau. Aujourd'hui, je rentre à l'université et la petite fille aux genoux écorchés est fière de moi ; petite fille qui a presque disparu dans notre lutte, petite fille qui aimait l'école, petite fille devenue femme et qui aimera l'université. J'ai choisi histoire et sociologie, pour que ce que mes sœurs et moi avons vécu ne se répète jamais. Tête haute, larme à l'œil ; Jean ne peut plus être fier de moi : il est resté sur le bord de la route, un trou dans la tête, un trou dans mon cœur. Aujourd'hui, je rentre à l'université pour toutes les femmes qui ne le pourront jamais, pour toutes celles qui ne le peuvent pas encore.

Puisse ce que j'ai vécu ne jamais se répéter.



# JURY

Présidente du jury : Anne-Lise Worms, *professeur des universités en Langues et littératures grecques anciennes, membre de l'unité de recherche -ERLAC-*

Séverine Allais, *responsable du service Formation aux usagers, Service commun de la documentation*

Jorge César Brändle de Motta, *maître de conférence en Physique, membre de l'unité de recherche -CORIA-*

Candice Le Guellec, *étudiante en 4<sup>ème</sup> année de Médecine*

Lamia Ouidir, *étudiante en Master 1 de Lettres Modernes*

Christophe Patris, *responsable de la bibliothèque universitaire du campus Pasteur, Service commun de la documentation*



# LES PETITS FORMATS



EXPOSITION  
COLLECTIVE

SCÈNE  
PARTAGÉE

CONCOURS DE  
NOUVELLES

## APPELS À PROJETS

Du 1<sup>er</sup> décembre 2025 au 15 février 2026

Envoyez vos candidatures à :  
[lespetitsformats@univ-rouen.fr](mailto:lespetitsformats@univ-rouen.fr)

